

Annales

de

l'Université de Paris

Séance solennelle de rentrée de l'Université de Paris

ANNÉE SCOLAIRE 1931-1932

**Discours de M. S. CHARLÉTY, recteur de l'Académie
de Paris, président du Conseil de l'Université**

Notre Université voit croître chaque année le nombre de ses étudiants. Il en est ainsi dans la plupart des Universités du monde. Peut-être le monde affirme-t-il ainsi un goût croissant et louable pour la culture supérieure ? Peut-être aussi est-il victime d'une illusion qui serait ainsi universelle, et qui l'entraînerait à croire que cette culture conduit nécessairement au bien-être, à la puissance et à la gloire ? Je ne sais pas. Mais nous voici de toutes façons invités à nous préoccuper d'un problème nouveau et peut-être urgent. Que feront dans la société, telle que nous la connaissons, tant de jeunes gens des deux sexes diligemment enrichis par nous de sciences morales et de sciences naturelles ? Quand ils auront traversé — non sans fatigue — une période de « tâtonnements désordonnés », au moment d'installer chez eux « un

certain ordre dans un milieu défini », seront-ils, par nos soins, bien orientés et pourvus d'une connaissance suffisante du monde actuel où ils s'efforceront de trouver une place ?

Certes, ce souci ne nous fut jamais étranger. Mais, la part faite à la préparation strictement professionnelle destinée à fournir à la nation les juges, les médecins, les professeurs, les ingénieurs dont elle a besoin, ce qui nous est cher, c'est la libre recherche, c'est l'étude désintéressée, c'est la découverte. Dans l'une comme dans l'autre, ce qui nous domine, c'est la « détermination du passé, c'est le triage incessant des valeurs anciennes », c'est la constitution de sciences qui sont d'abord « la somme du connu¹ ». Notre souci essentiel est moins actuel que rétrospectif.

Cet « historicisme » dominant fait de nous les dépositaires de la mémoire de l'humanité, et cela ne manque ni de force ni de beauté. Mais si nous laissons volontiers à d'autres le soin de distribuer les « recettes qui procurent la maîtrise, le maniement des faits immédiats », s'ensuit-il que nous ne devons négliger de donner du présent, du moment présent, où ces jeunes gens vont utiliser leurs connaissances, une suffisante science ? Il y a sans doute des époques où « les habitudes, les ambitions, les affections contractées au cours de l'histoire antérieure », ont quelque chose de stable, de durable, inspirent une confiance et une amitié universelles. Mais quand, comme aujourd'hui, toutes sont ébranlées et en quelque sorte inadéquates, n'y a-t-il pas lieu au moins de prévenir la jeunesse et de la préparer ?



Je voudrais profiter d'un avertissement qui vient de

1. Voir une étude de M. Baldensperger : « Notes sur les Universités étrangères » (*Rev. sc. polit.*, 15 avril 1920).

nous être donné. Le grave réquisitoire que M. Paul Valéry a prononcé contre l'histoire n'est pas, venant d'un tel homme, à passer sous silence. Non pas que l'illustre écrivain n'ait que du mépris pour les travaux historiques : « Ce sont, dit-il, des merveilles de l'esprit. Il en est que rien ne passe dans la littérature et dans la philosophie ; mais il faut prendre garde que les affections et les couleurs dont les premiers nous séduisent et nous amusent, la causalité admirable dont les seconds nous persuadent, dépendent essentiellement des talents de l'écrivain et de la résistance critique du lecteur. » Voilà en quelques mots jetées par terre toutes les prétentions de l'histoire à être une science. Mais ne serait-elle qu'un art, cet art est plein de dangers et de perfidies. « Le passé plus ou moins fantastique, ajoute-t-il, plus ou moins organisé après coup, agit sur le futur avec une puissance comparable à celle du présent même. » C'est peut-être faire beaucoup de cas des leçons de l'histoire à quoi les historiens ont renoncé à croire depuis assez longtemps. Au contraire, ils sont tentés de croire, à bien juste titre, que c'est la lumière du présent qui éclaire le passé et qui nous permet de ne pas nous y égarer. Mais que les historiens le veuillent ou non, c'est l'histoire telle qu'ils la racontent qui donne à l'avenir les moyens d'être pensé par les hommes. Une nécessité de notre esprit nous pousse à solliciter les précédents et à nous livrer « à l'esprit historique qui induit à se souvenir d'abord, même quand il s'agit de disposer pour un cas tout nouveau ».

Ainsi, tandis que les sciences de la nature nous font du monde une vue de plus en plus exacte et modifient chaque jour notre vie présente (pensez à l'innervation du monde par l'électricité), « l'image du monde, telle qu'elle se forme et agit dans les têtes politiques, est fort loin d'être une représentation satisfaisante et méthodique du monde », et, malheureusement, cette image est

agissante. « L'histoire alimente l'histoire », et nous voilà, pour en avoir appris et pour peut-être la savoir, devenus les esclaves de son « observation désordonnée », qui nous conduit aux plus grossières erreurs de conduite.

La principale est étalée sous nos yeux. L'Europe qui a fondé la science positive a, par elle, dominé le monde. Le récit de ses triomphes et de sa grandeur, voilà ce que lui apprend le passé. Or, cette grandeur est menacée par une suite d'événements que leur lenteur rendit imperceptibles. L'ère des découvertes fut magnifique. L'Européen s'y est jeté avec une incomparable ardeur. Voyager, coloniser, pour lui, ce fut vivre. « Le premier des colons fut le premier des fils, a-t-on dit » (Hanotaux) : la marche vers l'inconnu poussa jadis Crétois et Phéniciens dans la Méditerranée préhellénique ; Alexandre le Grand fut le plus grand des coloniaux, et son œuvre dura mille ans. Quand vint la réaction de l'Asie contre l'hellénisme, l'Europe ne se relâcha pas de son effort, pour traverser, puis pour tourner, cet hostile continent. L'expansion éclatante du dix-neuvième siècle a là son origine. Et ce fut comme la rupture d'une digue. En dépit des philosophes et des sages qui s'écriaient : Crime contre l'humanité, crime contre la patrie qu'on détourne de ses destinées ; contre le bon sens, parce qu'une colonie est le plus déplorable des placements. En dépit de tous les conseils et même de l'indifférence ou de l'hostilité populaires qui eussent dû tout arrêter dans les démocraties, l'œuvre s'est faite. Elle a dépassé le cadre des histoires nationales et, par là, nous fut longtemps mal intelligible, et voici qu'aujourd'hui nous en apparaît la splendeur. Quand la France a invité le monde entier à contempler la conquête européenne dans son Exposition, elle lui a présenté la plus magnifique image de l'Europe.

Mais au même instant tombe sur nous la certitude que « l'ère des terrains vagues... des lieux qui ne sont à

personne, donc l'ère de libre expansion est close... Le temps du monde fini commence ». « A la période de prospection succède une période de relations. » Relations tellement nouvelles et imprévues qu'elles engendrent « un désordre de résonances » entre des groupes d'hommes qui s'ignoraient parfaitement.

L'empire qu'a fondé la petite Europe était fondé sur la science et la science était le monopole de l'Europe ; oui, mais considérez que la science est essentiellement transmissible. « L'inégalité fondée sur le pouvoir technique » tend à disparaître. Et nous avons fait pour la supprimer tout le nécessaire, nous étant, nous Européens, disputé, avec le désir avoué en secret de nuire à nos concurrents, l'avantage de vendre nos armes et de prêter notre argent.

Enfin, nous avons apporté avec nous des manières de penser qui ouvrent aujourd'hui entre nos protégés et nous une grave controverse.

Le contact entre l'Orient et l'Occident a détruit presque sans transition une vie politique séculaire, une vie économique immobile, et, par là, bouleversé toute la vie morale des peuples soumis. Et des voix s'élèvent ; entendez-les dans le livre écrit avec un éclat courageux par un de nos grands coloniaux, M. Albert Sarraut : nous avons, disent-elles maintenant, grâce à vous, dont nous n'hésitons pas à proclamer le mérite et le désintéressement, acquis votre langue, et même vos titres, vos grades. Nous avons fait vos études ; nous sommes en état de nous gouverner. Vos écoles, votre assistance médicale nous ont sauvés de notre décrépitude physique et de notre léthargie intellectuelle. Nous avons crû en nombre et en force et en richesse. Votre justice nous a appris la liberté et le droit. Vous nous avez appris à défendre notre propre pays. Vous nous avez conviés à défendre le vôtre sur vos champs de bataille et nous avons contribué à sauver votre idéal humain. Nous

devenons des nations. Votre colonisation a été une réussite admirable ; son rôle n'est-il pas terminé ?

Y a-t-il là de quoi donner à l'Europe une soucieuse insomnie ? Allons-nous manquer de confiance et laisser crouler une œuvre dont la mort paralyserait la plus grande part de notre vie ? Il n'en sera jamais question. Notre œuvre, faite, à ses lointaines origines, de tous les hasards de la découverte et de la force, repose maintenant sur une nécessité magnifique de solidarité humaine contre la barbarie toujours proche et parfois renaissante. La colonisation est une grande mêlée mondiale. Brassant les peuples et les cultures, elle a contribué au développement général de l'homme sur la planète. Les indignations sentimentales, ni même les balances commerciales, ne sont des méthodes, ni des causes. La vie, avec une obstination indécente, a démenti les théories et continuera de les démentir.

*
**

Mais les Universités n'auront-elles donc rien à dire sur tout cela ? Dépositaires du passé, mémoire des hommes, n'est-ce pas à elles d'indiquer le changement d'échelle des problèmes de notre temps, de la figure du monde ? Et surtout, n'ont-elles pas à former les jeunes hommes qui se trouveront demain face à face avec un empire ?

Tout les y invite. Avant guerre, si l'art, de Delacroix à Gauguin, de Chassériau à Fromentin, donne l'exemple d'un élargissement de sa vision, la littérature reste plus indifférente. En France, on ne lut pas Gobineau. Maupassant avait écrit « Au soleil », unique dans son œuvre, mais dont l'originalité resta inaperçue. Un Loti, un Farrère, officiers de marine, nous initièrent plutôt à un nouvel exotisme qu'à l'œuvre des conquérants. Le Barnavaux de Pierre Mille demeura à peu près isolé. Et la masse de la littérature continua d'errer autour des vieilles études traditionnelles, fouillant la psychologie française, qui était

depuis longtemps sans mystère, et lorsqu'un Rosny fuyait la vie parisienne, c'était pour remonter à l'âge de pierre, s'évadant dans le temps, non dans l'espace. Dans l'océan de romans d'aujourd'hui où l'attention s'égare, voici qu'au contraire, la production traditionnelle semble faiblir, et qu'on voit naître des œuvres coloniales et même planétaires. *Un Voyage au Congo*, une *Magie noire* conquièrent le public. *La Vaste Terre* envahit la littérature française, la jette hors d'elle-même. Cela ne s'était, je crois, jamais vu, du moins à ce degré.

Il y a toujours collaboration plus ou moins consciente entre l'auteur et le lecteur. On lit avidement des propos que l'on a déjà entendus en soi-même. Le Français, quelle que soit sa condition, ne vit plus ignorant, replié et satisfait. Une porte est enfoncée. Le vigneron du Midi surveille non sans inquiétude celui de l'Afrique du Nord. Il y a des villes en France dont la population oscille d'une dizaine de mille âmes suivant le cours du caoutchouc ; et l'on y sait que le phénomène a son origine dans l'Asie tropicale. Toute notre vie est envahie de sensations étrangères. Voilà beau temps que le Savoyard et sa marmotte ont été remplacés dans les types populaires de la rue par le Kabyle et ses tapis. Le bétail du Nord consomme du manioc de Madagascar et nous mangeons autant de bananes que de pommes. L'essence de votre voiture vient de partout, sauf de chez nous. Il faudrait être sourd pour épargner à ses oreilles la plus redoutable des importations, celle de la musique nègre.

Au temps de notre adolescence, il y avait des cafés ; nous avons les bars. Écoutez les voix de notre boulevard préféré, et regardez les physionomies : figures et voix venues des lointains orient et extrêmes-orient. A la Cité universitaire, les palais s'édifient ; le dragon, le lotus y sont chez eux. Et nous ne sommes plus tout à fait chez nous ; les cloisons ont sauté ; la planète, jadis si lointaine,

nous pénétre, et quelques-uns craignent qu'elle ne nous submerge.

Ainsi le phénomène colonial nous paraît aujourd'hui le phénomène central de l'histoire du monde. Notre part y est belle, nous l'avons conquise un peu par inadvertance; et c'est un échantillonnage magnifique de la planète. Mais le jeune Français moyen le sait-il bien et le croit-il consciemment à cette heure? Il semble qu'il se méfie; pourtant, il est obscurément troublé. Il va à l'Exposition et on lui dit que pareil succès ne s'était pas vu depuis la dernière Exposition universelle, il y a trente et un ans. Il sent confusément que colonial et universel sont devenus synonymes.

On nous dit que certains, en Angleterre, pensent que peut-être les difficultés des Anglais dans l'Inde viennent, pour une part, d'une baisse dans le recrutement du Civil Service, qui fut un des meilleurs du monde. Cette observation soulignerait, s'il le fallait, l'importance des hommes, et peut-être que nous avons été moins profondément ébranlés par la guerre que la société anglaise. Chez nous, naguère, le protagoniste colonial était l'officier; il y était roi. Vie très dure, très belle, lourde de responsabilités. Elle a formé les Faidherbe, les Gallieni, les Lyautey, et combien d'autres. Maintenant, sauf sur les confins dangereux, la conquête étant faite, le militaire a passé la main au civil. C'est le civil qui est en contact avec l'indigène. Qui formera le civil?

Naguère, les services sanitaires étaient assurés par les médecins militaires. Souvent dépourvus de moyens, ils firent de grandes choses. Il y eut là de nobles cerveaux et de grands cœurs. Nos jeunes médecins auraient-ils moins de zèle et de vertus? En Afrique occidentale, nous avons accueilli des étrangers qui ne sont pas, n'étant pas pourvus de grades français, des médecins réguliers. Une administration ingénieuse et hardie les a appelés hygiénistes. Un de ces hygiénistes a passé à Dakar son bacca-

lauréat à quarante ans pour conquérir le droit d'être un jour docteur en médecine. Or, il n'y a pas une de nos Facultés de médecine qui ne se plaigne de lancer trop de docteurs dans la circulation, sans aucune proportion avec les besoins. Évidemment, il y a là une adaptation qui n'est pas faite. Nos professeurs, nos instituteurs montrent plus de hardiesse. Mais on se plaint aussi que nos magistrats coloniaux se recrutent trop rarement dans la métropole.

Dans l'océan des programmes scolaires, je sais bien que les colonies ont leur place. Ils éveillent, et j'en sais de très belles, pleines de promesses, des vocations scientifiques parce que le laboratoire oriente vers les réalités. Comptez, au contraire, dans l'ensemble de nos Facultés littéraires les thèses de doctorat dont le sujet soit colonial. L'État du Liban a supprimé, faute de candidat, un crédit de mission géographique; la jeune école de Damas qui a des arabisants accueillerait un géographe, s'il s'en trouvait.

Il faudrait aussi que notre jeunesse sût ce que tout le monde sait, que le corps de nos administrateurs civils est un des plus admirables qui soient. Les voyageurs de l'Afrique occidentale et équatoriale ne cachent pas le respect que méritent le bon sens, le dévouement, pour tout dire la passion du métier qui les animent. Ils ont réalisé une innovation immense, c'est la venue de la femme française, et, par là, de la famille française. Un paquebot de vacances en ramenait l'an dernier quatre-vingt-deux bébés. L'administrateur n'est plus un isolé; il s'enracine; il s'installe dans son métier; c'est une preuve qu'il l'aime. Dès lors, aucun problème n'est vraiment redoutable.

Métier admirable qui s'empare de l'homme, parce qu'il le forme, lui laissant de l'initiative et des responsabilités. A-t-il chez nous le retentissement qu'il devrait avoir? Donnons-nous à notre excellente École coloniale tout ce que nous pourrions lui offrir de jeunes hommes désireux de se soustraire aux routines, aux misères, à

l'usure de l'administration métropolitaine ? Placée devant les magnificences et les dangers de notre empire, notre jeunesse, notre élite morale et scientifique en doit acquiescer clairement le souci. Quel est celui de nos étudiants qui rêve d'être le grand chef futur, après une carrière impériale ?

C'est en pensant à ce jeune Français, Monsieur le Président de la République, que je vous apporte la respectueuse reconnaissance de l'Université. Votre présence nous est chère ; elle nous rappelle l'amicale bienveillance du président du Sénat que le chef de l'État veut bien ne pas oublier.

C'est pourquoi, ayant fait, comme tout le monde, une promenade à l'Exposition coloniale, ayant, comme tout le monde, lu quelques beaux livres d'aujourd'hui dont l'un accable de remords les historiens que nous sommes, j'ai cru pouvoir proposer à votre habituelle indulgence cette sévère et peut-être indiscrete méditation.

REMISE DES DIPLOMES DU GRADE DE DOCTEUR « HONORIS CAUSA » DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS AUX NOUVEAUX TITULAIRES

MAURICE ANSIAUX

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

Rapport de M. BERTHÉLEMY, doyen de la Faculté de Droit

C'est à l'un des économistes européens dont la réputation s'est le plus étendue, dont l'autorité s'est le mieux affirmée au cours de ce siècle, que l'Université de Paris, sur la proposition de notre Faculté de Droit, décerne aujourd'hui le titre de « Docteur *honoris causa* ». J'ai ainsi désigné M. Maurice Ansiaux, professeur à l'Université libre de Bruxelles.

Le professeur Ansiaux est un sociologue érudit et un observateur sagace. Sa haute valeur scientifique est servie par une large expérience des affaires publiques.